



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 0 | 05.11.2017

Pourquoi il ne se passe rien
Totalitarisme et divertissement
Les Antifas sans cagoule
Jeûne et souveraineté

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

A NOS LECTEURS

Encore une édition spéciale cette semaine. En parallèle avec l'Antipresse telle que vous la connaissez, vous avez la possibilité de télécharger le numéro O de notre Drone, que nous vous annonçons depuis quelque temps déjà.

Comme vous le verrez, le Drone reprend l'essentiel du contenu de la lettre, mais il y ajoute la forme – ainsi que quelques exclusivités.

Vous pouvez diffuser ce numéro pilote auprès de vos amis. Et, surtout, vous pouvez nous écrire pour vous faire part de vos impressions.

Le Drone (électronique et papier) entrera en service début janvier. D'ici là, nous diffuserons probablement encore un numéro "OO" tenant compte des remarques des lecteurs – car le Drone sera le journal de ceux qui le lisent et non celui d'annonceurs.

Pour pouvoir lancer la version papier, il nous faudra au minimum 500 abonnements. Aussi, pour nous aider à soutenir cet effort, nous vous invitons à souscrire dès maintenant. Tous les abonnés précoces (jusqu'au 31 décembre) auront droit à un cadeau surprise.

FORMULES D'ABONNEMENT

LE DRONE (50 €/CHF PAR AN):

- ✿ L'Antipresse,
- ✿ Le Drone électronique,
- ✿ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives.

LA MONTGOLFIÈRE (150 €/CHF):

- ✿ L'Antipresse,
- ✿ Le Drone électronique,
- ✿ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives,
- ✿ Le Drone papier envoyé par poste 40 x par an.

LE DIRIGEABLE (PARRAINAGE, 500 €/CHF):

- ✿ L'Antipresse,
- ✿ Le Drone électronique,
- ✿ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives,
- ✿ 5 ex. du Drone papier sous pli,
- ✿ 1 repas annuel préparé et animé par Slobodan Despot.

 [www.antipresse.net/
drone/abonnement](http://www.antipresse.net/drone/abonnement)



AGENDA

Dans le cadre de la Sélection du **Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne 2018**, Slobodan Despot, auteur du roman *Le Rayon bleu* (Gallimard), sera l'hôte de la Ville de Lausanne et du **Lausanne Palace samedi 18 novembre 2017 à 11h**.

Déroulé : Dès 10h45 Accueil au Lausanne Palace. / 11h Rencontre avec l'auteur animée par Isabelle Falconnier / 12h Cocktail d'înatoire et séance de dédicace.

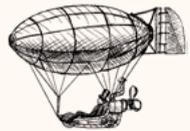
Entrée libre sur inscription. S'annoncer à: prixdeslecteurs@lausanne.ch.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: d'après un aéronef en papier de Jeroen van Kesteren.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.



It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Pourquoi il ne se passe rien

NOUS NOUS SENTONS DÉPOSSÉDÉS COMME CITOYENS, TROMPÉS COMME ÉLECTEURS, EXPLOITÉS COMME CONSOMMATEURS, EMPOISONNÉS COMME PATIENTS. NOTRE ENVIRONNEMENT EST TISSÉ DE FAUX-SEMBLANTS. MALGRÉ LES CATASTROPHES QUI MENACENT ET LES RÉVÉLATIONS FRACASSANTES SUR LA CORRUPTION DU SYSTÈME, RIEN NE CHANGE, PERSONNE NE BOUGE. POURQUOI? SOMMES-NOUS TOUS PARANOS, OU NOTRE MONDE SE SERAIT-IL MIS À MARCHER SELON D'AUTRES RÈGLES?

Voici un an déjà, un film documentaire essayait de donner un sens à cette suspicion que chacun rumine sans oser l'exprimer ouvertement. *Hypernormalisation* d'Adam Curtis est produit par la BBC et cela constitue un utile sauf-conduit. S'il provenait d'une petite production «alternative», il eût vraisemblablement fini au purgatoire du conspirationnisme.

Curtis est un reporter audiovisuel original, connu et primé. Souvent taxé de gauchisme, lui-même se reconnaît plutôt des penchants conservateurs-libertariens. Son dernier *opus* témoigne d'une ambition vertigineuse de compréhension du monde actuel, tant par sa thèse que par sa longueur (2h45). Il dépeint une «grande rupture» qui serait survenue, selon lui, à l'orée des années 1970, lorsque la société industrielle est devenue trop complexe et menaçait d'échapper à tout contrôle.

Le film s'ouvre sur une tempête d'images incohérentes. Entre absurde et horreur, le narrateur pose la question unique qui sera le fil rouge de son itinéraire à travers

la postmodernité. Pourquoi ne se passe-t-il rien? Comment se fait-il que nous n'ayons plus aucune vision d'un avenir différent ou meilleur? Il livre d'emblée sa thèse, qu'il illustrera au cours de neuf chapitres en apparence éclatés:

«Politiques, financiers et utopistes technologiques, plutôt que de faire face aux complexités du monde, ont battu en retraite. Au lieu d'affronter la réalité, ils ont construit une version plus simple du monde.»

Pour les élites, c'était une manière de préserver et de conforter leur pouvoir. Pour les gens ordinaires, un oreiller de paresse:

«Nous les avons tous suivis, parce que la simplicité était rassurante.»

L'idée générale qui a germé dans les têtes de la technocratie anglosaxonne et de ses ramifications globales était qu'*«on pouvait gérer le monde comme un système stable»*.

Cette *stabilisation* impliquait la mise au rebut de la politique, trop aléatoire. Les structures de gouvernement devaient s'effacer devant les structures de gestion. Celles-ci consistaient, dans le monde

occidental, en une alliance entre la haute finance et la révolution informatique, offrant d'emblée des moyens de surveillance et de contrôle inouïs à des conglomerats de puissance totalement opaques. Les ex-hippies régnant dans la Silicon Valley ont habillé cette main de fer d'un psychédélique gant de velours.

Résultat observable par tous: le remplacement global des produits universellement accessibles et organiques par des produits d'ingénierie calibrés, brevetés et élevés hors-sol, qu'il s'agisse de tomates ou de gouvernants de synthèse du modèle Macron®. (1)

LA RÉALITÉ? ON N'EN A PLUS BESOIN

La neutralisation des pouvoirs publics par les structures invisibles supposait donc la construction d'un univers de façade où les rites et les valeurs de la société «ancienne» apparaîtraient préservés, mais seraient désactivés comme des armes d'exposition. La *gestion de la perception* allait devenir une discipline ayant pignon sur rue, hautement lucrative pour les entreprises de relations publiques. La frontière entre finance et politique, politique et médias, science et fiction, manipulation et recherche, allait peu à peu s'estomper. Bref, au mensonge de circonstance allait succéder un mensonge structurel. Et, par-delà l'appareil de cerveau lavage médiatique, l'ensemble des élites allait y contribuer.

«Les militants, les artistes,

les musiciens et toute notre contreculture devinrent parties intégrantes de la manipulation, parce qu'eux aussi s'étaient retirés dans un monde de faux-semblants. C'est pourquoi cette opposition n'avait aucun effet et n'induisait aucun changement. Mais ce repli dans le rêve allait permettre à des forces obscures et destructives de croître et de prospérer dans le monde extérieur.»

Comme dans l'URSS en phase terminale, la plupart des Occidentaux avisés savaient ou sentaient que le système courait à sa perte, mais se pliaient faute d'alternative à une version virtuelle et lénifiante de leur propre modèle. En Union soviétique, cette fiction gestionnaire (jusqu'à l'effondrement final) fut appelée, justement, *l'hypernormalisation*.

«Vous étiez tellement un rouage du système qu'il était impossible de voir au-delà.»

Lorsque les représentations médiatiques (au sens large, comprenant la formation, la recherche et les faiseurs d'opinion) sont calquées sur la réalité objective, elles sont variées et conflictuelles. Lorsqu'elles visent à entretenir un simulacre sur lequel tout le monde s'entend tacitement, elles vont nécessairement toutes dans le même sens.

D'où le remplacement du discours réaliste par un discours politiquement correct. D'où l'appauvrissement et l'abêtissement spectaculaires des programmes culturels, médiatiques et scolaires. Un effondrement qui

se chiffre aujourd'hui en pertes sèches de quotient intellectuel dans les populations occidentales. La mutilation délibérée des capacités de mémoire et de discernement est compensée et masquée par une hypermoralisation générale et la multiplication de tabous de pensée et de langage. En quelques années, nous avons annihilé le travail de plusieurs siècles d'éducation à la raison.

Curtis illustre de manière saisissante l'emprise des fictions moralisantes sur la conscience commune. Il narre entre autres la montée en épingle d'un «méchant à notre goût» qu'on aimait à détester: Mouammar el-Kadhafi — *bad boy* narcissique et donc consentant à son rôle —, puis sa «rédemption» opportune au profit de l'Occident à la veille de l'invasion de l'Irak. Pour être subitement reconnu comme chef d'Etat honorable, et même comme philosophe, il lui avait suffi de revendiquer à la face du monde l'attentat de Lockerbie, dont tout le monde, à commencer par lui-même, savait qu'il n'était sans doute pas coupable!

On comprend pourquoi un «ennemi utile» aussi encombrant

devait absolument être éliminé. Ce fut la mission, en l'occurrence, des services français, sous le couvert de lynchage par les milices locales. De même que — ceci n'est pas dans le film —, l'*asset* de la CIA Oussama Ben Laden devait disparaître sans laisser ni témoignage ni trace. Du coup, le seul «document» attestant de sa traque et de sa mort demeure le film de Kathryn Bigelow, *Zero Dark Thirty*. Un bon film... de fiction.

Dans le sillage de ces jeux d'ombres, l'actualité internationale ressemble de plus en plus à des numéros de prestidigitateurs ou de marionnettes, où d'épouvantables méchants occupent toute la scène avant d'être remplacés par d'autres une fois leur partition accomplie... et de disparaître (pour de bon) dans le néant. Ceausescu fusillé, Saddam pendu, Kadhafi empalé, Milošević sans doute empoisonné, Ben Laden jeté dans l'océan... pour que son Al Qaïda puisse redevenir un allié *officiel* de l'Occident!

- (A suivre au prochain numéro: **Un témoignage personnel: Guerre de Bosnie, 1992.**)

NOTE

1. Savourer à ce propos la dernière bouffonnade «hors sol» du Conseil fédéral sur l'«ouverture» ultralibérale du marché agricole suisse.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Totalitarisme et divertissement

L E ROMAN POLICIER ALLEMAND – OU *KRIMI* – FUT PROLIFIQUE SOUS LE TROISIÈME REICH. PARTICIPANT À LA POLITIQUE DE «DIVERTISSEMENT» VOULUE PAR LE RÉGIME, IL POUVAIT ÊTRE OUTIL DE PROPAGANDE OU REFUGE DE LA RÉSISTANCE AU RÉGIME.

Contrairement à ce que l'on peut imaginer, les loisirs et le divertissement se sont multipliés sous le Troisième Reich. Considéré par le régime à la fois comme nécessaire pour divertir le peuple et comme potentiel outil de «propagande douce», le divertissement populaire échappa dans une certaine mesure à la censure. C'est particulièrement vrai d'un genre littéraire: le livre policier.

Vincent Platini, spécialiste de littérature et du cinéma, est enseignant-chercheur à la Freie Universität de Berlin. Au printemps 2014, il a publié deux livres (1): *Lire s'évader, résister. Essai sur la culture de masse sous le IIIe Reich* (Éditions La Découverte), dans lequel il offre une lecture totalement inédite du régime nazi. Si la «haute culture» a bel et bien été mise au pas dès 1933 – le point culminant de cette mise au pas étant atteint dès le 10 mai 1933, avec l'autodafé organisé par des étudiants, enseignants et dignitaires du régime nazi de dizaines de milliers de livres –, le divertissement «populaire», considéré comme peu digne d'intérêt, a quant à lui joui d'une certaine liberté. Au grand dam des idéologues, la littérature populaire fut épargnée par les

autodafés de 1933, qui visèrent principalement les opposants politiques, la littérature «dégénérée» ou «obscène» de Weimar.

Second livre: *Krimi. Une anthologie du récit policier sous le Troisième Reich* (Éditions Anacharsis). Accompagnée d'une longue introduction de Vincent Platini qui met parfaitement son sujet en perspective, cette anthologie propose des textes (extraits de romans ou nouvelles) inédits en français avec une présentation de chaque auteur et publiés dans l'ordre chronologique. L'ouvrage se termine par un «dossier critique» constitué de trois articles publiés entre 1937 et 1940 par des spécialistes du livre: deux bibliothécaires et un écrivain de roman policier.

Le profond mépris dans lequel les tenants de la culture institutionnelle, la «haute culture», tenaient le roman policier apparaît clairement dans le premier article du dossier critique, signé par le bibliothécaire Arnold Eichberg et consacré à la «psychologie du lecteur de roman policier». Il écrit en préambule qu'il ne s'agit pas là d'une véritable «lecture», mais d'une «occupation». Déplorant que les lecteurs de roman policier se recrutent dans toutes les couches de la société, il considère que

ce sont tous des «*natures faibles et pessimistes*», et que «[...] *tout homme doté d'un esprit vif et d'une profonde sensibilité repoussera ce remède bon marché, ou du moins il refusera d'en être un lecteur assidu [...]*». S'il trouve encore quelques excuses aux lecteurs masculins de roman policier, il n'en va pas de même pour les femmes, sur lesquelles son jugement est sans appel: «[...] *nous pouvons affirmer que celle qui prend un "plaisir durable" à ces romans est une femme dégénérée.*» Rien que ça!

Rien d'étonnant donc à ce que peu de traces subsistent des quelque 3'000 *Krimis* publiés entre 1933 et 1945, avec un pic en 1937-1938, avec respectivement 385 et 447 nouveaux romans mis sur le marché. Car après la Seconde Guerre mondiale, au mépris pour le genre lui-même s'ajouta, dans les quelques rares études qui lui furent consacrées, le soupçon – infondé – que les romans policiers publiés durant le nazisme étaient un outil de propagande et quoi qu'il en soit un produit culturel empreint de l'idéologie nazie, ayant par conséquent plus valeur de document que de littérature. D'ailleurs la seule bibliothèque publique spécialisée – la *Kriminalbibliothek*, fondée à Brême en 1999 – ne contient que des romans policiers publiés après 1965.

De plus, en Allemagne comme ailleurs, avant 1933 ce pan de la littérature était dominé par la production anglo-saxonne. Cette influence se poursuivra d'ailleurs durant la période 1933-1945: avec

plus de 600 traductions publiées, le livre policier constitua ainsi le genre littéraire le plus traduit du Troisième Reich. C'est donc, pour beaucoup, un produit de l'étranger, avatar de la société bourgeoise et capitaliste et inconciliable avec le «véritable esprit allemand». Entre 1933 et 1935, près de 60 % des *Krimis* publiés sont des traductions d'œuvres anglo-américaines (Agatha Christie et Arthur Conan Dyle, par exemple, sont plébiscités par les lecteurs). Pour limiter cette «entreprise étrangère», des mesures de censure et de restrictions sont prises. Dès 1938, la part des traductions s'amenuise d'année en année.

La littérature étant particulièrement surveillée par la censure, le roman policier (et le livre pour enfant) devient un refuge pour certains écrivains en délicatesse avec le régime, comme par exemple Erich Kästner (2).

Le livre le plus emblématique de cette résistance tapie dans le *Krimi* est sans doute *Strogany und die Vermissten* (3) d'Adam Kuckhoff (1887-1943) et Peter Tarin (pseudonyme d'Edwin Tietjens, 1894-1944), publié en 1941 par les éditions Universitas Verlag (Berlin). Tous deux membres du groupe de résistance allemand «L'Orchestre rouge», ces deux écrivains ont continué à publier jusqu'à ce que leur réseau clandestin soit démantelé par la Gestapo en 1942. Kuckhoff fut arrêté et exécuté par les nazis en août 1943. S'il en réchappa, Tietjens mourut peu après d'une crise cardiaque. Kuckhoff

compte parmi les rares écrivains allemands à avoir opposé aux nazis une résistance politique et littéraire au sein même du Troisième Reich.

Le dernier texte de l'anthologie *Krimi*, coécrit par Adam Kuckhoff et John Sieg (4) (1903-1942), s'intitule *Lettre ouverte au front de l'Est*. Jamais éditée sous le Troisième Reich (5), cette lettre, probablement écrite vers le milieu de 1941, est la huitième d'une série de missives dactylographiées, imprimées en grand nombre et envoyées anonymement aux soldats sur le front de l'Est. On sort ici du genre «roman policier» au sens strict, avec

un texte de combat, s'appuyant sur des faits historiques précis, mais au style littéraire très ciselé, qui en fait un objet à double tranchant, à la fois politique et poétique.

Krimi est un livre unique en son genre: il n'a pas d'équivalent, même en allemand. Et plus qu'une simple «curiosité», par un choix des textes basé sur des critères multiples offrant à l'arrivée une grande diversité, il fait émerger au fil des pages les divergences politiques exprimées de façon ambiguë, ce qui renforce encore l'intérêt du livre, le lecteur gardant sa liberté d'interprétation.

NOTES

1. Plus récemment, il fut le traducteur du passionnant livre de Norman Ohler *L'extase totale. Le IIIe Reich, les Allemands et la drogue* (Éditions La Découverte, 2016), préfacé par l'historien allemand Hans Mommsen.
2. Dont le roman *Vers l'abîme*, publié en 1932, fut brûlé en 1933, faisant passer l'auteur du célèbre *Émile et le détective* (1929) du statut d'auteur adulé à celui d'écrivain honni. Resté longtemps inédit en français, nous avons salué la parution en français en 2016 de *Vers l'abîme* (Éditions Anne Carrière) dans le numéro 40 d'*Antipresse* (4 septembre 2016). Il est sorti depuis en poche (coll. «10/18»).
3. *Les disparus de Strogany*, jamais traduit en français, pour lequel Vincent Platini cherche un éditeur qui pourrait en financer la traduction et en assurer la publication... À bon entendeur...
4. Également arrêté par la Gestapo peu après Kuckhoff, John Sieg se pend le 13 octobre 1942 dans sa cellule de la Prinz-Albert-Straße à Berlin pour échapper aux interrogatoires de la Gestapo.
5. Elle fut publiée en 1963 dans un ouvrage d'études sur l'histoire et les effets des guerres de libération (Straube, Fritz [dir.], *Das Jahr 1813, Studien zur Geschichte und Wirkung der Befreiungskriege*, Berlin, Akademie-Verlag).

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

Les Antifas sans cagoule

ILS FRAPPENT PARTOUT, MAIS SEMBLENT VENIR DE NULLE PART. ILS DÉNONCENT UN «FASCISME» OMNIPRÉSENT ET FANTASMÉ. ILS N'ONT AUCUNE EXISTENCE JURIDIQUE MAIS BÉNÉFICIENT D'INCROYABLES INDULGENCES JUDICIAIRES. QUI SONT-ILS?

Les Antifas se plaisent à revêtir le noir, toujours encapuchonnés et masqués comme les Black Blocks, dont ils sont l'avatar. Comme on le sait, la dénomination *Schwarzer Block* fut imaginée dans les années 1980 par la police de Berlin-Ouest pour désigner les Autonomes de Kreuzberg. Ce quartier jouxtant le «Mur» faisait encore partie du secteur d'occupation US jusqu'en 1990. Autrement dit, les Black Blocks sont nés dans un territoire sous contrôle militaire américain.

C'est important, car au même moment apparaissait aux États-Unis, plus exactement à Minneapolis (Minnesota) l'*Anti-Racist Action Network* (ARA). Ce groupe recrutait dans les mêmes éprouvettes punk et squat qu'au sein du laboratoire de Berlin Ouest. Entre scientifiques de l'agitprop, on collabore. Dissous en 2013 pour ressusciter sous le nom de *Torch Antifa Network*, le but de ce mouvement était, dès l'origine, de combattre le sexisme, l'homophobie, les idées anti-immigrationnistes, le nativisme, l'antisémitisme ou encore l'anti-avortement. Bref, quelques-uns des leviers de démantèlement d'une société traditionnelle bordée d'ignobles frontières, que l'on retrouve aussi bien dans les programmes officiels de la Commission de Bruxelles et de ses

ONG-écrans que dans les feuilles de route de la galaxie Soros.

LES ÉTRANGES FILIÈRES DE L'ARGENT «HUMANITAIRE»

Mais on a beau se faire appeler du doux nom d'Anti-Racist Action Network, cela ne suffit pas: il faut des sous. En cherchant un peu, on les trouve en Alabama, du côté du SPLC (*Southern Poverty Law Center*), une ONG qui se targue, sur son propre site web, d'être la matrice de l'ARA. Autrement dit, la genèse des Antifas américains n'a évidemment rien de spontané. C'est à ce richissime SPLC qu'a incombé la tâche de créer cet ARA de laboratoire. Il est vrai qu'avec une dotation de financement de plus de 300 millions de dollars, le SPLC a de quoi voir venir, même si on retranche le salaire net de son président, qui émarge à plus de 300'000 dollars par an. C'est beau le «non-profit» politique au pays de l'oncle Sam!

Mais si ces gens-là ont les moyens, ils ne jouent pas pour autant la transparence sur l'origine des fonds. Il est vrai qu'on n'aime jamais trop raconter pourquoi ces fonds devraient transiter par les Iles Caïmans ni comment ils ont connu la tirelire d'un certain Bernard Madoff.

Mais pourquoi le SPLC? Très

simple, en dehors de la défense de ses minorités préférées, la spécialité du SPLC est de ficher ses adversaires politiques, systématiquement qualifiés de «fascistes», qu'ils le soient ou non, puis de publier ses listes noires très élaborées et constamment mises à jour. Un travail de pro qui est devenu une référence du genre.

ET LES BARBOUZES QUI S'EN MÊLENT

Ce modèle d'activisme et de fichage très professionnel ne vient évidemment pas de nulle part. Il est notamment issu du modèle imaginé par le mouvement Friends of Democracy qui était en réalité une antenne américaine des services secrets britanniques durant la Seconde Guerre mondiale. Son but officiel était de pousser les Américains à entrer en guerre, tout en fichant les récalcitrants, ce qu'il a continué à faire jusqu'à la fin du conflit.

Son organe de communication avait pour titre *Propaganda Battlefield* dont on peut encore trouver des copies en ligne.

On notera, juste en passant, que ce nom a été ranimé en 2012 par Jonathan Soros, fils de George Soros. Ce choix n'est évidemment pas un hasard.

Pour revenir à nos Britanniques, ces derniers furent également très actifs à domicile, puisque, toujours dans les années 1980, ils fondaient à Londres *L'Anti-Fascist Action (AFA)*, recrutant là encore dans les mêmes milieux punk et squat. Le label «action antifasciste» avait quant à lui été inventé par les communistes européens des années trente. Une

contrefaçon de marque politique non déposée qui présentait l'avantage de donner l'illusion d'une filiation légitime. (Il paraît que question détournement d'image, on sait très bien faire dans les services.)

À la veille de la chute du Mur, on voit donc bourgeonner aux États-Unis et partout en Europe les mêmes affiliations à un antifascisme «Canada Dry», qui a le goût et l'odeur de l'antifascisme communiste historique, mais pas une goutte de communisme dans sa composition chimique. Une façon de monopoliser l'usage de l'infamante étiquette «fasciste» contre tout adversaire d'un postcommunisme 100 % américanisé, tel qu'il apparaîtra dès 1989, avec la chute du Mur.

UNE GALAXIE HORS LA LOI

Il existe donc une raison objective à la simultanéité de l'apparition des Antifas ces années-là. Mais comme c'est encore le cas aujourd'hui, on se garda bien de créer la moindre structure juridique qui permettrait de remonter jusqu'aux organisateurs et financeurs avérés. Il vaut toujours mieux, surtout lorsqu'on travaille avec le grand banditisme. Un nom fut en effet exposé au grand jour pour ses liens avec la mafia de Manchester. Il s'agissait de Desmond «Dessie» Noonan, grand Antifa devant l'éternel mais surtout braqueur professionnel et chef de gang, soupçonné d'une centaine de meurtres (1). Outre ses responsabilités directes dans l'AFA, il fut également l'un des exécutés attitrés des basses œuvres de l'IRA. Il

mourut finalement poignardé devant chez lui à Chorlton (sud de Manchester), en 2005.

Son frère Dominic Noonan prit le relais. Outre ses activités mafieuses, on le filma en train de diriger les graves émeutes de Manchester de 2011, dont le déclencheur fut la mort de son neveu, Mark Duggan. Ce dernier, soupçonné d'être impliqué dans un trafic de cocaïne, s'était fait abattre par la police le 4 août 2011, ayant résisté à son arrestation dans le quartier de Tottenham. Il s'ensuivit une semaine d'insurrection qui s'étendit jusqu'à Liverpool, Birmingham, Leicester ou encore le Grand Londres, faisant 5 morts et près de 200 blessés parmi les seuls policiers.

La porosité des services de renseignement, de la mafia et des activistes d'extrême gauche n'est pas sans nous rappeler le rôle des Brigades rouges dans le réseau Gladio, piloté par l'OTAN. Il se trouve que justement les Autonomes Ouest-berlinois de la guerre froide finissante étaient eux-mêmes affiliés au mouvement italien *Autonomia Operaia* (« Autonomie ouvrière»), très proche des Brigades rouges. Le monde est si petit!

TOUT CE QUE LA POLICE N'OSE PAS FAIRE

Mais le point commun le plus spécifique à tous ces Antifas du monde demeure le fichage. Derrière leurs épais écrans de fumée lacrymogène, leurs capuches noires et leurs casses de vitrines qui font toujours les gros titres, il leur incombe essentiellement de fichier en masse leurs adversaires politiques et

d'en exposer publiquement les identités et les occupations, exclusivement sur la base de leurs opinions politiques ou religieuses. Une tâche qui est précisément interdite aux autorités, en démocratie.

Ces mouvements sont donc objectivement, à cet égard, des supplétifs des services de police et de renseignement. Ce qui explique notamment leur proximité, voire la facilité de leur noyautage, leur impunité ou encore l'extrême difficulté qu'on peut avoir à les identifier.

LE CAS JOACHIM LANDWEHR

C'est par exemple le cas de Joachim Landwehr (28 ans), citoyen helvétique, condamné à 7 ans de prison le 11 octobre dernier par le tribunal correctionnel de Paris, pour avoir, le 18 mai 2016, bouté le feu à l'habitable d'une voiture de police grâce à un engin pyrotechnique, avec ses deux occupants encore coincés à bord. Une peine plutôt légère pour une atteinte à la vie de policiers.

On sait que Landwehr est lié au groupe suisse «Action Autonome», dont les mots d'ordre passent notamment par le site <rage.noblogs.org/>, dont 90 % du contenu relève du fichage, avec un degré de précision qui dépasse très largement les capacités d'une équipe d'amateurs, même à temps plein. On se demande d'ailleurs ce qu'attend le Préposé cantonal à la protection de données pour se saisir du dossier.

On sait également qu'il était présent lors de la manif antifa de Lausanne de mai 2011, et que c'est

sans doute lui aussi qui a mis en ligne une petite vidéo de propagande à la gloire de sa promenade.

On sait enfin qu'il fut acquitté en août 2017 par le tribunal de police de Genève, alors qu'il y avait participé à une manifestation interdite.

DES AGITATEURS VENUS DE LA «HAUTE»

En revanche, on connaît mieux les profils de ces complices parisiens. Par exemple, Antonin Bernanos, condamné à 5 ans de prison dont 2 avec sursis, est l'arrière petit-fils du grand écrivain Georges Bernanos. On reste issu d'un milieu plutôt cultivé et protégé chez les Antifas. On imagine que l'œuvre de l'illustre aïeul avait encore sa place dans les discussions familiales. Yves, le père du délinquant et réalisateur sans succès de courts-métrages, le confirmait lors d'une interview pour KTO, l'organe cathodique de l'archevêché de Paris, lequel diffusa d'ailleurs l'un de ces courts-métrages, par charité chrétienne sans doute. Mais on n'a pas trop de mal à comprendre que c'est sa femme, Geneviève, qui fait bouillir la marmite. Elle a la sécurité de l'emploi comme fonctionnaire. Elle est en effet directrice de l'aménagement et du développement à la mairie de Nanterre. Côté convictions, elle est fière de n'avoir pas raté une seule fête de l'Huma depuis ses 15 ans.

Dès l'arrestation de leurs deux fils (Angel, le plus jeune, sera mis hors de cause), Monsieur et Madame Bernanos ont arpenté les radios, les salles de rédaction, les collectifs et

manifs en tous genres, pour dénoncer l'ignominie policière montée de toutes pièces par l'État fasciste contre leur digne rejeton. Ils ont reçu le meilleur accueil, notamment chez Médiapart. Ils ont même réussi à enrôler le vieux Me Henri Leclerc, qui osa comparer l'arrestation du jeune Bernanos aux fameux morts du métro Charonne, durant la guerre d'Algérie. Il arrive que les fins de carrières soient pathétiques...

Ce qui frappe, c'est la facilité avec laquelle les relais d'opinions se sont mobilisés en faveur d'un délinquant, dont on omet par ailleurs complètement de dénoncer le racisme, sachant que l'un des policiers qu'il attaqua était noir. Dans les réseaux *deep-state*, on assure donc autant le service après-vente que l'anesthésie morale.

Même milieu BCBG pour Ari Runtenholz, condamné aussi à 5 ans de prison assorti de sursis, pour avoir défoncé l'arrière de la voiture de police à l'aide d'un plot métallique. Lui, on le trouve classé 34^{ème} de l'épreuve d'épée aux championnats de la fédération française d'escrime de 2013. Il pratique aussi la voile à Granville (Normandie) et participe à des régates officielles. Sports très *popu*, comme chacun sait.

Nicolas Fensch, informaticien sans emploi, détonne quant à lui par son âge (40 ans). Il prétend être arrivé là par hasard, alors que les vidéos le montrent s'acharnant à frapper le policier noir avec une tige, très semblable à un nerf de bœuf. La parfaite maîtrise du geste trahit néanmoins un entraînement

certain. Qui est-il vraiment? Les policiers qui ont gaffé à l'audience sur le noyautage de la bande n'en diront pas plus. Il écoperà aussi de 5 ans dont 2 avec sursis.

Il y a enfin le LGBT de service: David Brault, 28 ans, devenu mademoiselle Kara, sans adresse en France. Ce(tte) citoyen(ne) américain(e) a traversé tout spécialement l'Atlantique pour la petite fête improvisée. On se demande tout de même si ce n'est pas le SLPC qui lui aurait payé son billet et ses faux frais? Verdict: 4 ans de prison dont 2 avec sursis pour avoir lancé un plot métallique à travers le pare-brise dans le but d'atteindre les passagers. Pas très doux, le *trans*. Pendant les audiences, à l'extérieur du Palais de justice, plusieurs centaines d'Antifas viendront, comme il se doit, provoquer violemment la police, en soutien à leurs camarades de promotion. Il faut savoir garder la forme et les écrans de fumée.

LES CONFLUENCES PROFONDES

Mais casser de la vitrine ou du flic n'est pas tout. L'idéologie est là. A y regarder de près, elle n'a certes pas grand-chose à voir avec le marxisme, le trotskysme ou l'anarchisme, ni même avec les Gardes rouges de Mao.

Elle égrène en revanche tous les mots d'ordre qu'on lit ouvertement sur tous les sites des ONG-Ecrans du *deep-state* euro-atlantique et sorosien: défense des LGBT, de la théorie du genre, des migrants,

du multiculturalisme, de l'ineptie des frontières, du voile islamique, et même du Kurdistan libre. Et l'inévitable complément: attaques contre Trump, Vladimir Poutine, le «régime» syrien alaouite, etc.

Dans les quincailleries en ligne des antifas, on trouve évidemment toute la panoplie du parfait émeutier connecté et tous les conseils pratiques qui vont avec. Un mode de propagation qui a très largement fait ses preuves depuis les révolutions de couleur. Une routine du «sans limite», car il faut quand même bien les motiver ces jeunes!

Et justement, c'est l'abolition des limites qui est la première condition à la jouissance de la grande casserole. Mais là n'est pas le plus important. Ce qui compte, c'est que, sous couvert de combattre un fascisme fantasmé pour les besoins de la cause, on fiche à tour de bras et on rend tout cela public. Et cela ne scandalise évidemment personne. L'agit-prop manipulée et noyauté par les «services» est donc un leurre. Pendant qu'on s'interroge sur les excuses sociales de leur violence urbaine, ou la qualification juridique de leurs crimes téléguidés, les soutiers de l'antifascisme constituent, là, sous nos yeux, une branche administrative de la police politique du *deep-state*, qui n'a rien à envier aux recrues de la Stasi.

NOTE

1. Cf. Sean Birchall, *Beating The Fascists*, Freedom Press, Londres, 2010.

PASSAGER CLANDESTIN

Walter Habicht: convoquer le médecin intérieur

LE DR WALTER HABICHT EST UN INTERLOCUTEUR HORS DU COMMUN. CE MÉDECIN ATYPIQUE NE NOUS PRÉCONISE PAS DE «VIVRE AVEC LA MALADIE», MAIS DE RETROUVER LES CONDITIONS DE LA SANTÉ.

Psychiatre, érudit, polyglotte, il a eu une destinée atypique qui l'a conduit à remettre en question nombre de dogmes de la médecine moderne. C'est grâce à lui et à ses contacts que j'ai pu réaliser mon mois de jeûne sur les rives du lac Baïkal, en mars-avril derniers.

Cet entretien passionnant fut réalisé dans son chalet d'Arolla, au fin fond des Alpes valaisannes, où il organise régulièrement des semaines de jeûne. Il y revient sur ses expériences de médecin de la Croix-Rouge en ex-URSS, les limites de la médecine traditionnelle face aux «maladies de civilisation», l'agressivité du système face à la pratique du jeûne, les ravages de la chimie...

Mais il nous rappelle surtout les vertus oubliées du «médecin intérieur» d'Hippocrate que nous portons tous en nous, que la médecine commerciale s'efforce d'étouffer — mais que le jeûne réactive.

Slobodan Despot



Entretien audio réalisé par Slobodan Despot.

A écouter sur [Soundcloud](https://www.soundcloud.com/y7der4as): <tinyurl.com/y7der4as>

PHOTO BIOGRAPHIE

*Walter Habicht aux «Rocailles»,
Arolla, 3.11.2017.*

Je le connais depuis un temps immémorial, et pourtant il ne change pas. Seule sa peau se burine un peu, sans rien changer au reste, comme l'écorce d'un chêne. Walter est jeune pour l'éternité. Il s'étonne sans doute de voir ses contemporains vieillir et il accueille les nouvelles générations avec sa voix douce et son sourire de bonze. Il semble connaître toutes les langues, et celles qu'il ne connaît pas, il les étudie. Pourquoi aller jusqu'en Orient chercher les sages? (SD)



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Entre différence sexuelle & islam, la Faculté a tranché

NE DITES PLUS QUE CERTAINS ETATS MUSULMANS PUNISSENT DE MORT LA DÉVIANCE SEXUELLE: VOUS RISQUERIEZ D'AVOIR AFFAIRE À L'EQUIPE D'INTERVENTION COMPORTEMENTALE!

Le jeune Alfred MacDonald est de toute évidence un sujet turbulent. A l'université du Texas à San Antonio, on ne compte plus ses absences de classe. Et il semble aussi avoir la langue bien pendue. Face à une collègue étudiante qui lui annonçait ses fiançailles avec un musulman, il n'a pas trouvé d'autre mot de félicitation que de lui exprimer de vives réserves sur l'islam. Au motif somme toute futile et narcissique que dans dix pays musulmans, les bisexuels comme lui sont condamnés à mort et exécutés.

La discussion est arrivée aux oreilles du chef (pardon: de la cheffe) du département de philosophie, Eve Browning, qui l'a convoqué illico pour lui remonter les bretelles à cause de cette «offense», l'avertissant que son mauvais penchant à raconter tout ce qu'il pense pourrait «faire crouler tout le programme». Enfin, elle a menacé de le faire traiter par l'*Equipe d'intervention comportementale* (sic) de l'université. On se croirait dans un cauchemar à l'héroïne de Philip K. Dick! Mais il y a mieux.

Car le surnois MacDonald a enregistré en douce la conversation. La transcription est parue dans *Gay Star News*, et elle est fascinante. On la croirait tout droit sortie d'une antiutopie d'Orwell ou de Zamiatine. L'intimidation s'y allie à l'attaque

ad personam et à l'argument d'autorité sans qu'un seul instant la «philosophe» ne concède le droit à son étudiant en philosophie, de critiquer l'obscurantisme islamique.

BROWNING: Ce sont des choses qui vous feraient renvoyer si vous travailliez dans mon bureau. Le commentaire sur l'islam vous ferait virer.

MACDONALD: ...Serai-je vraiment renvoyé pour avoir dit qu'on pourrait me tuer quelque part?

BROWNING: Dans cette situation telle que vous l'avez décrite, absolument oui.

MACDONALD: Comment?

BROWNING: Ne posez même pas la question (...)

Ainsi donc, il est de plus en plus difficile — pour reprendre l'expression du professeur Steven Pinker —, de voir la différence entre une université et une madrassa. L'étudiant a eu le malheur de persévérer et a fini par quitter l'université du Texas (cet Etat progressiste où règnent par ailleurs les *red necks* et le Ku Klux Klan).

Nous sommes donc avertis désormais: si la cause LGBT est une vache sacrée dans le milieu académique, il en est une plus sacrée encore.

TURBULENCES

SUISSE | Le ministre était un comique déguisé

Le Conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann est (bien involontairement) le plus célèbre des sinistres — pardon: ministres — suisses à l'étranger depuis que son allocution sur les vertus du rire est devenue virale... par le sérieux morbide avec laquelle elle fut prononcée.

Le Droopy national s'illustre encore une fois dans l'humour à rebrousse-poil en prônant la libéralisation du secteur agricole, en particulier par l'abaissement des barrières douanières.

C'est qu'il a sans doute omis de regarder par la fenêtre de son bureau. Le monde entier, à commencer par l'ONU, comptabilise désormais les ravages de l'agriculture industrielle globalisée. Les pays qui le peuvent renforcent les mesures protectionnistes. Sans compter un tout petit détail: le fait que ses compatriotes eux-mêmes viennent de voter en septembre dernier à près de 80% pour la sécurité (et donc l'autonomie) alimentaire!

Ach, petit oubli! Cette démocratie directe, quelle poisse! Le *geek* Schneider-Ammann avait pourtant une panacée idéale à la concurrence débridée des géants agro-industriels qu'il s'apprête à relancer: la *révolution numérique!*

Paysans suisses, qui arrachez encore un peu de terre arable aux terrains à bâtir les plus chers du monde, numérisez-vous!

Encore une fois, il l'a énoncé sans le moindre clin d'œil, le plus infime sourire!

Avec ses faux airs de croque-mort recueilli, M. Schneider-Ammann incarne en réalité le bouffon idéal pour les puissances qui gouvernent le monde sans rendre compte à personne. Il ne nous écoute pas, mais au moins il nous amuse.

Mais encore:

PHOTO | La dramaturgie des naissances

FINANCES | Si brillant que ça, le bilan de la BNS?

TECHNOLOGIE | Et si l'on revenait au bon vieux réveil?

MÉDIAS | Jusqu'où va-t-on descendre?

MANIP | Cédric Herrou, héros de synthèse (médiatique)

FACEBOOK | La liberté d'expression devient payante

 log.antipresse.net

Pain de méninges

PRENDRE LA BASTILLE DES MOTS

«On dit que l'internet offre une alternative, et ce qui est merveilleux avec les esprits rebelles sur le web, c'est qu'ils font souvent le travail que les journalistes devraient faire. Ce sont des dissidents dans la tradition des trublions tels que Claud Cockburn, qui a dit : "Il ne faut croire en rien avant que ce ne soit officiellement démenti". Mais l'internet est toujours une sorte de samizdat, un *underground*, et la majorité de l'humanité n'est pas connectée, tout comme la plupart ne possèdent pas de téléphone portable. Mais le droit de savoir devrait être universel. Tom Paine, autre grand trublion, a averti que si la majorité des gens se voyaient privés de vérité, il serait alors temps de prendre d'assaut ce qu'il appelait la "Bastille des mots". Ce temps est arrivé.»

— John Pilger, grand reporter, avril 2006.